

## Archives : relations de pouvoir et sensibilités

Entretien avec:

### Philippe Artières

Historien, directeur de recherche au CNRS au sein de l'Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain (IIAC) à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS).  
Paris, FRANCE  
ph.artieres@wanadoo.fr

Entrevista concedida à

### Viviane Borges

Docteur en Histoire de l'Université fédérale du Rio Grande do Sul. Professeure au Département d'Histoire et au Programme de troisième cycle en Histoire de l'Université de l'État de Santa Catarina.  
Florianópolis, SC – BRÉSIL  
lattes.cnpq.br/7894211226879077  
vivianetborges@gmail.com  
 [orcid.org/0000-0002-7576-7789](https://orcid.org/0000-0002-7576-7789)

### Fernando Salla

Docteur en Sociologie de l'Université de São Paulo. Chercheur associé au Núcleo de Estudos da Violência de l'Université de São Paulo.  
São Paulo, SP – BRÉSIL  
lattes.cnpq.br/9106641700554750  
fersalla@gmail.com  
 [orcid.org/0000-0002-3302-4573](https://orcid.org/0000-0002-3302-4573)

 <http://dx.doi.org/10.5965/2175180316422024e0401>





Philippe Artières est historien, directeur de recherche au CNRS au sein de l'Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain (IIAC) à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS). Il a soutenu sa thèse de doctorat en 1996 sous la direction de Michelle Perrot et

se consacre depuis lors à l'étude des écrits ordinaires des gens ordinaires aux XIXe et XXe siècles. Président du Centre Michel Foucault depuis 1995, il est l'un des plus grands spécialistes de la pensée foucauldienne. Les "archives" sont devenues son objet d'étude, en particulier les pratiques archivistiques courantes des anonymes, qu'il appelle "archives mineures". Il se consacre à l'histoire contemporaine de l'écriture, interrogeant les différentes formes d'écriture de l'histoire, en collaboration avec d'autres collègues. Ses études interrogent les rapports entre récit historique et littérature, l'extension des sources à l'écriture autobiographique et le travail de certains chercheurs qui expérimentent d'autres manières d'écrire l'histoire : récit, expériences d'écriture, édition d'archives, expositions et documentaires radiophoniques.

L'entretien présenté ici a été réalisé en personne et par écrit, lors de deux rencontres (20 janvier et 14 février 2024) et par l'envoi de questions par courrier électronique, présentant un débat actuel sur les sources, l'écriture autobiographique, les archives et la pensée foucauldienne.

*Tempo & Argumento: Comment s'est déroulée votre carrière académique dès le début de vos études universitaires ?*

**Philippe Artières:** Mon parcours est celui de beaucoup d'universitaires français.e.s ; j'ai suivi une formation multidisciplinaire en hypokhâgne puis en khâgne avec une majeure en philosophie mais en ayant un fort goût pour la littérature. C'est ainsi que je me suis retrouvé à mener une maîtrise de philosophie dirigée par la philosophe Anne Fagot-Largeault et le littéraire Philippe Lejeune. Pour ma thèse sur les conseils de ce spécialiste de l'autobiographie, j'ai demandé à l'historienne Michelle Perrot si elle accepterait de diriger mes travaux. Elle m'a accueilli avec une immense bienveillance, avec une grande générosité et j'ai ainsi eu la chance de mener mon doctorat en histoire sous sa Direction ; M. Perrot n'a cessé jusqu'à aujourd'hui ce qui est parfois le cas en France d'être toujours là, toujours à l'écoute, toujours dans une attention infinie. Je dois ajouter que pendant ma thèse et ensuite, j'ai travaillé, grâce à elle, dans un comité d'éthique, le Conseil National du Sida. L'histoire du temps présent nous avait rattrapée. Ce travail parallèle m'a amené à me former sur un autre domaine, celui de la santé, et en particulier de la santé publique. Enfin, au cours de ces mêmes années 1990, j'ai été associé à plusieurs entreprises d'archivages, en particulier les archives de Michel Foucault (le Centre Michel Foucault).

J'ajouterai que rétrospectivement la fréquentation à la fois des études sur la génétique textuelles (L'Institut des textes et manuscrits modernes), et du suivi et de l'accompagnement de la réception mondiale d'une pensée telle que celle de Michel Foucault a été déterminante.

*Tempo & Argumento: Comment l'écriture ordinaire est-elle devenue une préoccupation dans votre carrière ?*

**Philippe Artières:** Michelle Perrot, j'ai dit son importance pour moi, a très tôt par ses travaux sur l'histoire de la vie privée, et celle de l'intime, considéré les écrits personnels comme des sources mais aussi des objets pour l'histoire. La correspondance ou les journaux intimes qui étaient jusqu'alors très "suspects" sont ainsi entrés grâce à elle en histoire contemporaine. Deux autres disciplines ont commencé à s'intéresser à ces écrits personnels. D'une part, en étude littéraire, je l'ai dit, les écrits de soi mobilisent des chercheurs ; Philippe Lejeune commence à étudier non plus seulement les textes d'écrivains (Rousseau, Leiris,

Sartre ...) mais aussi des écrits autobiographiques de personnes anonymes et singulièrement de femmes. Lejeune avec des Chantal Chaveyriat-Dumoulin fonde une association pour la défense de ce patrimoine autobiographique (APAPA) au début des années 1990. Il m'associe d'emblée à cette aventure et je vais animer la revue *La Faute à Rousseau* pendant dix ans. Parallèlement l'anthropologue Daniel Fabre invente la notion d'écriture ordinaire et lance un vaste programme collectif d'enquêtes que je suis avant de le rejoindre lorsque j'entre au CNRS en 2000. Ce sont trois éléments décisifs dans l'approche que j'ai des écrits. M. Perrot, Ph. Lejeune et D. Fabre envisagent les écrits à la fois comme des objets et des pratiques

*Tempo & Argumento: Pensez-vous que vos recherches peuvent également s'inscrire dans les préoccupations de l'histoire du temps présent ?*

**Philippe Artières:** Bien que mes recherches portent d'abord sur la période 1870-1914, il me semble qu'elles qu'elles croisent l'histoire du temps présent ou plus exactement pour l'inscrire dans une perspective foucauldienne une histoire du présent. L'histoire de l'écriture que je cherche à esquisser depuis vingt cinq ans ne cesse de croiser des questions très contemporaines, celle des literacy, mais aussi des modes de subjectivations, des marges, des minorités ... C'est ainsi qu'avec Gilles Cugnon, Catherine Violet, Janine Pierret ou encore Françoise Loux et Stéphane Abriol, nous avons fondé l'association Sida-mémoires pour recueillir les archives des personnes vivant avec le VIH. Bien sûr, on peut considérer que la révolution numérique a modifié radicalement notre rapport à l'écriture et à sa pratique mais ce que j'observe c'est que certes les supports ont changé mais des questions identiques se posent : celles des normes par exemple. En outre, il me semble qu'on est plus que jamais dans une Société de l'écrit. On n'a jamais autant écrit qu'aujourd'hui et le pouvoir de l'écrit n'a jamais été aussi fort.

*Tempo & Argumento: Quelles sont vos principales références théoriques et méthodologiques ?*

**Philippe Artières:** Je vous dirais que je revendique un héritage foucauldien, tout en sachant très bien que cela n'a pas beaucoup de sens de dire cela ; il n'y a pas d'école foucauldienne. Disons que la lecture de Foucault, de ses livres puis des Dits et écrits m'a permis d'avoir une "boîte à outils"

formidable à disposition. Les recherches de Foucault sont très stimulantes, en particulier pour les historien.ne.s de la prison Surveiller et punir ou Moi, Pierre Rivière ... Foucault nous a aussi ouvert une nouvelle possibilité de penser le pouvoir ; sans doute est-ce là le plus important théoriquement : ne plus penser avec les catégories marxistes de domination et d'aliénation mais avec celle de rapports de pouvoir. Ce pouvoir dont on ne peut sortir, qui est partout, il est très inventif aussi pour Foucault. Il produit des dispositifs, des discours, des architectures...

*Tempo & Argumento: La France possède l'une des plus remarquables traditions d'études dans le domaine de l'histoire. Comment évaluez-vous la scène française actuelle et comment y situez-vous votre production ?*

**Philippe Artières:** J'appartiens à une génération qui a été formé par des historien.ne.s qui ont véritablement révolutionné la discipline : j'ai déjà évoqué Michelle Perrot qui dans la perspective d'une histoire sociale a initié largement l'entrée de nouveaux acteurs dans l'histoire : principalement les prisonniers et les femmes. L'histoire est devenue celles des anonymes. Avec elle, mais aussi Arlette Farge et Michelle Zancarini-Fournel, des pans entiers se sont ainsi ouverts. Je dois aussi souligner que les travaux très érudits de Roger Chartier et notamment la manière dont il travaille la littérature (Molière, Shakespeare, Goldoni, Cervantes) pour penser la culture écrite à la période moderne est très importante car là encore, ces travaux, les méthodes qu'il déploie permettent, autorisent devrais-je dire, un rapport inédit aux textes littéraires. L'histoire grâce à eux est très foisonnante en France. L'un des lieux d'effervescence sont les archives. Nous sommes de plus en plus associés aux collectes et surtout, à l'initiative de Yann Potin ou de Sophie Coeuré, se développe une histoire des archives, pas seulement de l'institution mais de l'archivage, des spoliations ... Je veux ajouter que l'histoire est aussi riche grâce à des chercheurs tels que Patrick Boucheron grâce à qui, et avec qui, l'histoire de France est devenue mondiale. La publication du volume collectif qu'il a dirigé aux Editions du Seuil (Histoire mondiale de la France) a été un véritable événement, comme son entrée au Collège de France. P. Boucheron avec sa chaire sur l'Histoire des pouvoirs affirme à la fois une filiation foucauldienne et en même temps avec un ensemble de chercheurs post-coloniaux tels que Pierre Singarvelou, remet en cause le récit historique national. Il y a une dimension politique indéniable et qui est très utile, et nécessaire.

*Tempo & Argumento: Quel est votre programme de recherche actuel ?*

**Philippe Artières:** Je poursuis cette histoire de l'écriture contemporaine car c'est un chantier qui est assez récent et d'une formidable richesse, même si il a pris de l'ampleur en sociologie notamment avec Jean-François Laé avec qui nous avons beaucoup échangé. Je travaille en ce moment sur des archives très contemporaines : celle du GISTI. Le Groupe d'information et de soutien des travailleurs immigrés, fondé en 1973, est une association de juristes qui aide et conseille les personnes étrangères ayant des problèmes avec les lois qui régissent la présence sur le territoire national. Mon regard porte sur les lettres reçues par le GISTI et écrites par ces personnes en situation de fragilité et de grande précarité – elles sont souvent menacées d'être expulsées de France. Ce sont des écritures de l'urgence mais aussi des lettres autobiographiques : en quelques lignes, ces personnes résument leurs vies. J'ai d'autres chantiers en cours, notamment celui de l'usage de l'image photographique comme écriture de soi : à partir des années 1950, les appareils photographiques se popularisent et chacun s'écrit en image. Or, jusqu'à présent l'histoire s'est peu intéressée à ces sources, sauf comme des illustrations.

*Tempo & Argumento: A propos du célèbre essai " Archiver sa vie ", qui a eu 25 ans en 2023, actualiseriez-vous ce que signifie archiver aujourd'hui, en pensant, par exemple, aux trois forces qui motivent les personnes à archiver leur vie (injonction sociale, pratiques d'archivage et intention autobiographique), seraient-elles les mêmes aujourd'hui ?*

**Philippe Artières:** Cet article résulte d'une rencontre très belle et forte avec les collègues brésiliens. En effet, les choses ont beaucoup changé depuis 1997. On pourrait énumérer ces changements qui ne sont pas seulement dus à des évolutions technologiques. Je me limiterai à deux remarques : l'une sur l'archivage, la seconde sur l'injonction. Il y a vingt-cinq ans le mot d'archivage était propre à un cercle d'initiés : aujourd'hui chacun.e crise ce mot quotidiennement : on doit "enregistrer", "sauvegarder", "archiver" ou "effacer" ... "vider la corbeille" ... surtout nous vivons dans des logements de moins en moins adaptés à la conservation, et nous ne conservons plus de "Maison de famille" : on jette, on donne, on vend aux brocanteurs. Il s'agit de faire de la place, de nous faire de la place. Le grand paradoxe

est que l'injonction autobiographique est très grande. Chacun.e revendique une identité particulière avec une histoire propre. Le selfie est une pratique exemplaire de ce point de vue. On a même l'impression que l'acte de conservation devance le vécu de l'événement. Et en outre, ces "archives de soi" sont immédiatement partagées. Ne pas produire d' "archives" est mal vu. En littérature, c'est flagrant : un auteur a nécessairement des archives de vie (des brouillons, des lettres, des carnets...) ; l'injonction autobiographique est une promesse de postérité. Or, dans le monde si incertain qui est le nôtre "se survivre", survivre à sa disparition en laissant une trace devient un impératif

*Tempo & Argumento: Sur la notion d'archive aujourd'hui. Percevez-vous un "tournant" ou un changement dans la perception de la notion d'archive à la lumière des débats suscités par les études post-coloniales ? Comment définiriez-vous l'archive aujourd'hui ?*

**Philippe Artières:** J'ai jusqu'à présent dans notre entretien parler d'archives sans préciser ce qu'à mes yeux il faut entendre par là. Je me range du côté des archivistes : il n'y a d'archives qu'à la suite d'un processus plus ou moins élaboré, plus ou moins institutionnalisé qui consiste en l'acte d'archivage. Archiver, c'est choisir de conserver. Ce qu'on nomme souvent archives ce sont des documents, des "Vieux papiers" et rien de plus. Or, les études postcoloniales mais aussi celles portant sur l'histoire des institutions d'archives montrent combien l'acte d'archivage est traversé par des relations de pouvoir (pour ne dire simplement du politique) mais aussi des sensibilités. On oublie souvent que les archives sont d'abord celles de l'Etat : les archives publiques. La difficulté qui est la nôtre aujourd'hui est à partir de ces archives du pouvoir qui sont souvent les seules traces qu'il nous reste des "dominés", des "vaincus" d'écrire leur histoire. Cela ne fait que renforcer pour moi la conviction que le récit historique est toujours fragmentaire et toujours celui du plus fort. "l'histoire à parts égales" parvient à contrarier un peu cette tendance mais écrire l'histoire sans les archives de la domination, c'est un objectif mais cela peut-être aussi présenter un risque : celui de laisser penser que la mémoire n'est pas prise dans des logiques politiques, qu'elle est an-historique.

**Tempo & Argumento:** *Parlez de vos recherches et de votre implication dans le Centre Michel-Foucault. Vous évoquez les archives que Foucault a accumulées dans le cadre du GIP. Vous avez également lancé un appel public concernant les Mémoires du sida et les archives personnelles des maladies. Comment s'est déroulé ce travail ?*

**Philippe Artières:** Une des pistes possible pour introduire de la polyphonie dans l'histoire à venir est, comme beaucoup d'archivistes et d'historien.ne.s s'y emploient aujourd'hui à constituer à côté du culte des grandes figures (qui est toujours très présent ne nous en déplaise), à côté de la passion pour les archives des "héros", des "archives mineures" comme j'aime à dire. Pour l'histoire du sida, c'est absolument flagrant : bien sûr que les archives des savants qui ont isolé puis décrit le virus pour la première fois en 1983 sont très importantes, mais où sont non seulement les dossiers médicaux des personnes mortes des suites du VIH à l'hôpital général de Port-au-Prince en Haïti ? Il y a un partage très fort entre les archives savantes et celles des femmes et hommes ordinaires. Cela ne signifie pas qu'on doive tout conserver (cela n'est pas souhaitable pour des raisons de coût mais aussi parce que la conservation à outrance a des effets sur notre avenir, par ses conséquences environnementales notamment). Néanmoins, et c'est de plus en plus le cas, les archives des collectifs, des associations font l'objet d'une attention de plus en plus grande. Les archives privées ne sont plus seulement celles d'un individu, mais d'un groupe. Certain.e.s activistes diront sans doute à raison que ce n'est pas assez mais il me semble que c'est une question collective qui doit être débattue collectivement dans l'espace public : quelle mémoire nous voulons de notre présent ?

**Tempo & Argumento:** *Michel Foucault a révolutionné différents champs du savoir et a fait entrer dans le débat public et académique les pratiques punitives, l'environnement carcéral et la vie des détenus, entre autres aspects. Comment voyez-vous les apports de la pensée de Foucault face aux tendances et aux nouvelles formes de punition (supermax, surveillance électronique, etc.) qui ont émergé depuis sa disparition ?*

**Philippe Artières:** Je suis très pessimiste. Aujourd'hui Robert Badinter, avocat, juriste et ministre est mort. Lorsqu'il est devenu président du Conseil constitutionnel (la plus haute autorité juridique Française), il a placé

um Portrait de Foucault dans son bureau. Lorsqu'il était ministre de la justice, au début des années 1980, il a tenté de changer la politique carcérale. Aujourd'hui il n'y a jamais eu autant de détenus dans les prisons françaises (plus de 76 000 personnes). La prison n'est plus ni à l'agenda politique ni un foyer de lutte. Ce que le GIP parvient à faire, c'est à faire entrer la prison dans le présent en posant une question très simple : qu'est-ce que la prison ? qui y va ? comment on y vit ? Il faut bien admettre qu'aujourd'hui la majorité des citoyen.ne.s ne savent rien sur l'ave. en prison et n'ont de représentations que celles des séries américaines. Pire, la prison n'a pas d'histoire et les détenus non plus. De temps à autre, un scandale éclate mais désormais et c'est significatif, c'est le plus souvent pour "dénoncer des conditions de vie trop bonnes", meilleures que celles de la population générale ; la privation de liberté, la promiscuité, l'arbitraire de la détention ne sont pas mis en cause. Malgré les efforts et les travaux du Contrôle général des lieux de privation de liberté ou d'une ONG comme L'Observatoire des prisons, personne ne considère qu'enfermer des gens pendant des mois, des années est "intolérable". Le mouvement anti-carcéral est mineur. En outre, comme l'ont analysé des chercheurs, le bracelet électronique relève plus d'une extension du domaine carcéral que de sa limitation. En un mot, Foucault est devenu un classique et plus un outil, un levier pour des luttes à mener.

*Tempo & Argumento: Parlez-nous du processus d'élaboration du Livre des vies coupables : autobiographies de criminels (2000), comment vous est venue l'idée et quelles ont été vos motivations ?*

**Philippe Artières:** Ce livre qui est la seconde partie de ma thèse (la première étant La Clinique de l'écriture paru aux Editions de la Découverte) participe de ce que je viens de dire. Je crois fermement qu'il y a une fonction politique des chercheurs : nous nous devons de partager les archives que nous mettons à jour. Les partager signifie comme le font depuis longtemps les collègues qui travaillent sur la période médiévale les établir et les éditer. Quand je dis politique, c'est d'abord dans une perspective scientifique : on ne peut pas produire un récit historique sans donner ses sources et quand ces sources sont très difficile d'accès, il convient de les éditer du mieux possible. L'édition consiste bien sûr à transcrire en intégralité les textes mais aussi à en faire l'histoire : dans quel contexte ils ont été produit ? selon quel dispositif

? qui en était le destinataire ? etc... Mais il faut aussi entendre cette fonction politique dans une perspective "citoyenne". Les archives ne sont pas réservées aux chercheurs ; non seulement elles ne nous appartiennent pas, mais nous n'avons aucun droit sur les vies qu'elles narrent. C'est aussi pour cela que *Le livre des vies coupables* commence pas ces mots : "l'historien est un voleur". Si on ne partage pas, si on ne soumet pas à la lecture de toute et tous alors on est comme un pilleur de tombeau, comme un profanateur. La moindre des choses à partir du moment où vient se saisir de vie sans y être invité, c'est de contribuer à l'émergence d'un récit qui a été tu. Je crois que c'est ce qui m'a décidé à publier ces textes autobiographiques : participer à la connaissance de l'histoire des prisons en donnant à lire autre chose que des rapports de surveillants ou des descriptions de criminologues.

*Tempo & Argumento: Vous avez également travaillé sur les tatouages de prisonniers, comment voyez-vous les tatouages comme objet de recherche ?*

**Philippe Artières:** Les tatouages au XIXe siècle en France ont fait l'objet d'un regard inédit. Dont la prison a été le théâtre. Si on lit les travaux de ces médecins légistes mais aussi dermatologues, on s'aperçoit d'une part que, contrairement à l'idée qui est encore véhiculée souvent la pratique du tatouage est celle de prisonniers, le tatouage est très commun dans les classes populaires en ville et à la campagne. C'est bien souvent un journal de vie que l'on inscrit sur sa propre peau : l'entrée dans l'atelier, le nom de la première femme aimée, un engagement politique, le numéro de la conscription, etc... une sorte de degré zéro de l'autobiographie. La prison comme le navire ou l'asile sont les lieux où les médecins observent, relèvent, font parler ces "cicatrices vivantes". On voit bien que pour les chercheurs, c'est compliqué de travailler sur ces archives de vie : en effet, elles ne nous parviennent que par le regard des médecins. Mais n'est-ce pas toujours le cas, et n'y a-t-il pas une illusion à croire que des "archives brutes" existent ? Par définition, la trace n'est qu'une empreinte. Il nous faut faire avec. Essayer dans ce vide non pas d'imaginer mais d'inventer un peu de plein. C'est aussi pour cela que l'histoire, y compris l'histoire contemporaine est un savoir fragile qui ne peut à ce titre être individuel. L'histoire est collective ou n'est pas. Sur cet objet qu'est le tatouage, on voit ainsi que la pratique contemporaine n'a pas grand chose à voir

avec celles des femmes et des hommes du XIXe siècle. C'est aussi cela que ces objets nous apprennent : l'histoire du corps n'est pas un domaine particulier, elle doit sans cesse être dans notre questionnaire. Il en va de même de l'écrit comme j'ai essayé de le montrer. Il nous faut sans cesse quand on est devant un document nous demander comment est-il parvenu jusqu'à nous, quelle est sa matérialité, ses conditions de production, ses lecteurs avant nous ... Cela oblige à une grande humilité.